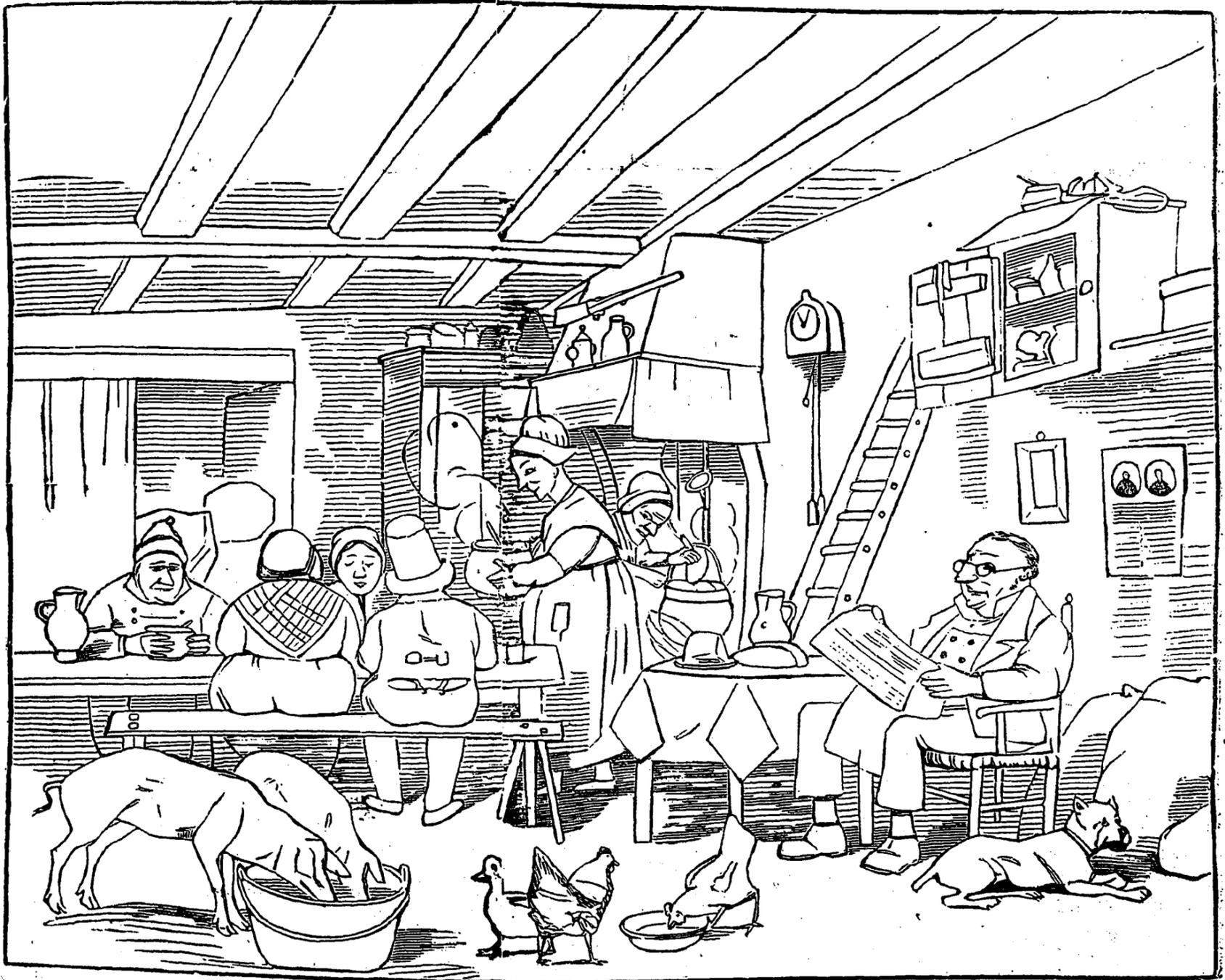


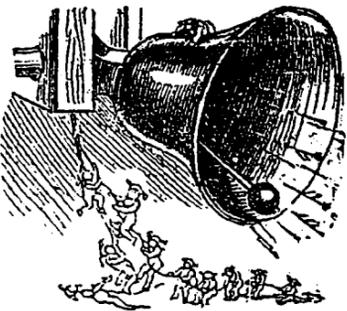
La vie en famille y'a qu'ça !



Le *Passepartout* arrivant le jour de l'an matin chez un de nos braves amis  
de St. Isidore.

# PASSEPARTOUT

SOREL, 12 JANVIER, 1889.



Télégraphie ! Téléphonie !

— ET —

Phonographie !

NOUVELLES IMPORTANTES ! !

De tous les pays du Monde !

NOTRE correspondant G. Malorain, en voyage depuis deux mois, nous arrive ce matin avec son brio et sa verve accoutumés. Il a visité le Kamchatka et est revenu par voie de Pawtucket et de Chattanooga. Partout là, les canadiens sont exubérants. Même au Détroit de Béhring comme à l'île de Canso, ils pululent et foisonnent comme les petits poissons dans les chenaux du St. Maurice.

Et voilà pourquoi ils implorent à cris de carpe, l'annexion du Canada aux Etats-Unis. Ils y sauteraient d'un seul bond comme une fille de cirque à travers un cercle en papier.

La nouvelle la plus importante pour les habitants du pays est l'élection d'un Ministre d'Agriculture !!! Un bon matin, ce nouveau Ministre qui est un *Nemrod*... de... première force, dit à son domestique... Tic; — *Mes gants, Tic!* Il part et revient Ministre d'Agriculture. Après son *assomption*, ce nouveau *Col.*... *osse de Rhodes* s'implante dans la forêt et va dominer la prairie, qui vient d'être endommagée par une pluie... *d'or*... *dinaire*... fatale à ceux qui "*Mettent chaîne*" à la conscience des gens bien payés. Et voilà pourquoi... votre fille est muette et le peuple en *goguette!*

À Québec la situation est corsée; le Lt.-Gouverneur sans être en danger n'en est pas moins celui-là (Anger). La plus en danger c'est la Chambre qui ne peut pas s'ouvrir sans un administrateur *ad hoc*. Les uns disent que c'est la *Mère Edith* qui assistera à l'opération, les autres, que c'est un *Cas* hautement prévu par nos législateurs qu'il faut qu'à Québec cette *exécution* soit *Capitale!*

En attendant que la paix règne à Varsovie, nous pouvons prédire à nos lecteurs et députés, sans que nous *cessions*, pendant la *session*... que nous allons avoir une galerie de Québec à Sorrel, dans laquelle ils pourront reconnaître leurs binettes à tour de rôle jusqu'à la plus simple expression, et la dernière destruction de ces membres, la plus part sans mouvements.

GROS PÈRE HEN ?

La politique!!!

À L'ASSAUT ! L'INDÉPENDANCE.

ON Quichotte est un merveilleux chevalier : il se met en travers des chemins, et force les passants à reconnaître que nulle femme au monde n'est comparable à Dulcinée du Toboso. Roué de coups, moulu, rompu, sa cuirasse bosselée, son armet égaré, sa lance en morceaux, il appelle Rossinante qui broute l'herbe maigre au bord de la route. Quelque temps après; Sancho arrive, au pas tranquille de son âne, voit son maître en ce pitieux état, le relève et lui tient ce langage :

— O preu Seigneur chevalier, je vous avais bien dit que c'étaient des moulins.  
— C'étaient, te dis-je, des géants.  
— Non, Seigneur, ce sont des moulins.  
— Sancho, mon ami, vous êtes sous le coup d'un enchantement.

Cette histoire n'est-elle pas celle de notre pays, de notre Dominion, de nos hommes publics surtout, attachés, rivés, enchaînés par des anneaux d'or à la crèche d'argent du pouvoir à Ottawa ?

Parlez leur d'annexion ! Grands Dieux ! quel bond prodigieux, ils font au bout de leur chaîne ; quel géant j'ai aperçu, dira le Don Quichotte politique.

— Non, Seigneur, ce sont des moulins. Ce sont des géants vous dis-je, et ils se lècheront les lèvres de satisfaction, croyant que leur illusion fera celle du peuple et qu'ils pourront encore engraisser et dormir d'un profond sommeil en pensant à la chère Dulcinée du Toboso, qui n'est comparable à nulle femme au monde si ce n'est à cette chère Confédération qui lui ressemble en tout point. Un rêve, une illusion, une utopie et en attendant le craquement et l'effondrement formidable de tout cela, la richesse, l'abondance, l'engorgement pour les habileurs qui mènent ce régime et un jour, bientôt la ruine, la misère pour le peuple qui sera tenu d'accepter une annexion forcée, au lieu de cette annexion libre, sur un pied d'égalité, qu'on nous offre et que nous serons obligés tôt ou tard de choisir, quand nos hommes repus, collés aux flancs de la barque ministérielle tomberont d'inanition entre les mains du peuple désabusé.

Que fera le peuple dans sa vengeance ? Comprendra-t-il qu'après vingt-deux années d'un régime de promesses fallacieuses, il lui faudra relever la tête pour aspirer plus haut, et voir en un avenir meilleur qui devra assurer au peuple une aisance proportionnée au luxe, à l'abondance qui aura signalé l'âge d'or des années passées, au bénéfice du gouvernement tory et de ses amis seulement.

Le peuple a de grands lendemains ! et il ne verra pas toujours des géants ni des moulins à vent pour ne pas avancer dans la voie du progrès, mais d'un progrès qui assure une ère de prospérité nouvelle à nos familles, à nos enfants !

L'Indépendance n'est pas non plus un rêve, une illusion à la réalisation et à l'affermissement de nos destinées comme peuple.

L'indépendance est pour nous une espérance bien légitime dans les réformes à venir, dans l'exercice de nos lois à nous, faites par nous et pour nous ; peuple le plus favorisé au monde par la nature, pourquoi n'aurions-nous pas notre pays à nous, nos forêts, nos rivières, nos canaux, nos mines, nos champs ; presque toutes ces grandes productions ou travaux attachés à notre sol, servent à des exploiters étrangers, ou à des favoris de la politique, ou enfin à des explorateurs ou spéculateurs que la politique ou un monopole sans raison ni vergogne tient là pour paralyser l'avenir de nos propres enfants au bénéfice de gens la plupart sans aveu ; sans nom et sans autre prestige que la position d'occasion qu'on leur fait et qui devient supérieure à la nôtre, nous, les enfants du pays.

Et vous ne préféreriez pas L'INDÉPENDANCE à ce triste état de chose ?

Mais la couronne d'Angleterre, nous dira-t-on, ce serait une insulte à lui faire ! Pourquoi ? N'avons-nous pas toujours été ses plus loyaux sujets ? N'avons-nous pas, à part notre allégeance et loyauté contribué comme colonie à grossir les budgets, et la couronne a-t-elle eu de plus beau joyau ? Mais avons-nous joui en échange, de cette liberté dont jouissent les peuples ?

L'indépendance comporte une liberté, mais la dépendance est un commencement d'esclavage et une entrave à respirer à pleins poumons cet air libre que tout homme arrivant sur cette terre aime à respirer.

Aux jours sombres de 1837, nos pères tombés victimes de leur amour pour un pays dont ils n'étaient pas même les maîtres, ont fait un grand acte de patriotisme, mais s'ils eussent été indépendants, leur martyre n'eût pas été si grand, mais leur sacrifice moins douloureux, leur cœur moins serré, et ils seraient montés sur l'échafaud d'un pas plus assuré en légant leurs bras au pays et leur cœur à leurs familles.

Ils savaient bien en mourant que leur sang en rougissant le sol, féconderait et pourrait régénérer cette terre toute imprégnée de ce sang généreux, versé pour la cause de nos libertés, mais ils savaient aussi qu'un jour peut-être peu éloigné, nous n'aurions qu'un lâche abandon pour prix de notre dévouement et de notre attachement à la couronne d'Angleterre.

Ouvrez les pages récentes de l'histoire, la guerre des Fénians, ou leurs escarmouches sur notre territoire est une preuve du peu de disposition à notre égard de la part de l'Angleterre. Cette guerre était la leur, la haine des Irlandais pour la perfide Albion les poussait à tous les moyens, et le Canada devenait le point de mire de leur vengeance ? Qui vit-on prendre les armes ? Qui vit-on à la frontière ? Les nôtres ! Nos canadiens ! Et où étaient les défenseurs naturels de la colonie exploitée jusqu'au plus pur de son sang ? Allez le demander aux impassibles autorités militaires de l'Angleterre : comme toujours les soldats anglais sont au repos quand les autres se battent, fut-ce même les enfants de leur dépendante colonie du Canada, qui les ont pourtant largement tributés depuis le jour où les traités nous ont mis à la merci d'un peuple obligé de nous protéger parce que ça fait son affaire matériellement et pécuniairement.

Allez avec cela réveiller des sentiments de cœur où d'âme entre nous ?

L'indépendance ne doit pas être un géant ni un moulin à vent pour nous ; c'est une espérance, une lueur, une étoile dans notre avenir, ses horizons lumineux nous offrent

des garanties bien plus établies que les traités, notre soumission et notre éternelle abnégation pour tout ce qui n'est pas nous ; l'annexion n'est peut-être pas notre fait avec la constitution actuelle des Etats-Unis ; il nous faudrait du temps et une longue école avant d'habituer notre peuple à l'engrenage du système constitutionnel qui fonctionne chez nos voisins ; mieux vaut cela cependant, qu'une fédération impériale faite pour nous auéantir, tandis que l'annexion ne peut que nous fusionner, peut-être même nous confuser. Le *statu quo*, la confédération faite pour les *bummers* politiques ayant fait son triple temps, l'Indépendance nous arrive comme une aurore que le peuple salue, comme l'étoile qui annonce aux mages le Rédempteur, le Messie qui apporte la liberté au peuple engourdi, assoupi à l'ombre du péché : Et notre péché était grand !

Nous sommes assez mûrs pour secouer les chaînes de notre engourdissement, et il n'y a qu'à chercher plus haut et nous trouverons : *Allius tendimus!*

On nous accusera peut-être de déloyauté, de légèreté même, en touchant ainsi la base même des choses qui nous tiennent encore comme un peuple sinon esclave du moins dépendant, comme un peuple sinon opprimé du moins sans protection, comme un peuple sinon ruiné, du moins sans travail, sans ressources, et bien loin de la prospérité qu'ont les peuples jouissant de leur indépendance, sans avoir autant d'horizon que nous à envisager.

Voilà pourquoi, nouvel oie du capitole, nous faisons entendre notre voix, préférant les cris d'oies signalant le danger, que le "chant du cygne" qui n'annonce rien de bon.

BARBEROUSSE.

## UNE SURPRISE RÉELLE.



Un sorelois à Montréal—Tiens, des filles de Sorrel ! Vont-elles être surprises de me voir.



Elles le furent en effet.



LISEZ PASSEPARTOUT

## LES MITRAILLEUSES DE SOREL.



U'ON ne vienne plus nous parler du Père Noël et surtout de son inondation qui, dit-on, lui causa tant de trouble et de déboires, pendant les quarante jours de pluie

successifs qui l'obligèrent à bâtir cette grande cabane flottante dans laquelle il fourra tout ce qu'il put trouver surnaissant sur les eaux ! Quarante jours ! belle affaire ! mais voilà 160 jours et bien comptés qu'il pleut sans compter la neige, depuis le mois d'août et par une contradiction bizarre que le déluge ne pourra jamais nous expliquer dans ses débordements, c'est que l'eau de nos rivières diminue ou baisse avant de monter. Où va donc l'eau ; des méchants nous disent qu'elle sert subrepticement la nuit à baptiser le whiskey qui se vend sans licence ou avec licence (*ad libitum*) en habitant, chaque jour et chaque nuit depuis que la pluie roule : l'eau appelle l'eau ; *Abysse abyssum invocat!*

Voilà donc qui donne de l'humeur aux pochards par le temps qui court : ceux qui boivent de l'eau pure, et il faut avouer encore qu'elle est pas mal impure toute blanche qu'elle soit, sont de mauvaise humeur par ces temps nébuleux et s'en prennent à tout le monde dans leur *misfortune*.

Par exemple j'en rencontre deux hier dont l'un ne jouit pas d'une réputation à la hauteur de son nom et de son emploi lui demande à brûle pourpoint à l'un de ses amis si le son d'une cloche qui sonnait alors ne lui rappelait pas sa fin dernière ? L'autre insulté, le saug tout retiré et blanc comme un lingé d'être ainsi apostrophé en pleine rue lui répond brièvement : — Non, mais la corde qui sert à la sonner me fait penser à la vôtre ? Ça c'est ce qui s'appelle avoir la langue bien pendue.

C'était samedi, que sur les midi le gros Paul était gris ;

P'tit Pierre l'interpelle : Comment peux-tu lui dit-il boire autant de whiskey ? cette odieuse liqueur abrège l'existence ?

— Laissez moi donc, mon cher, je me porte à merveille, je bois comme un échantillon et j'ai 68 ans.

— C'est bien, mon cher, c'est même très-bien, dit p'tit Pierre, mais vous en auriez 80 si vous ne buviez pas tant de whiskey.

Au moment où la navigation vient de clore, il n'est pas hors de propos de rappeler le souvenir de nos capitaines d'eau douce comme d'eau salée ; en voici un qui accoutumé aux rigueurs des flots ballotés se trouve tout à coup devant une vieille coquette qui lui dit à brûle pourpoint :

— Capitaine, pourquoi donc ne m'avez-vous jamais fait la cour ?

— Mon Dieu, madame, répondit celui-ci du ton le plus naturel, c'est que je ne croise jamais devant les ports où je sais que je ne pourrai pas débarquer !

Je ne vous ai pas encore parlé des veuves inconsolables, en voilà certainement une, puisqu'elle n'a jamais pu voir mourir un de ses maris sans en reprendre un autre quelques jours après pour lui faire oublier la peine que lui causait la mort du précédent. Et c'est ainsi qu'elle fut mariée onze fois ; elle allait tenter le douzième lorsqu'elle mourut de la typhoïde il y a quelques jours à Ste. Catherine, (Ontario.) Un jeune homme instruit sorti d'une Université distinguée lui a fait une épitaphe latine de onze vers, en mémoire de ses ONZE MARIIS.

Je me donne le luxe et le mérite d'une traduction pour vous être agréable :

« Sur ce marbre encore brut, la maîtresse [qui dort ;  
Vit un astre fatal présider à son sort ;  
Au vœuage sans doute, en naissant con-[damnée  
Elle allume onze fois le flambeau d'hy-[ménée  
Flambeau que chaque fois, vint éteindre  
[la mort ;  
Quand pour moi le moment viendra de [prendre femme,  
Dieu puissant, gardez-moi d'une semblable [dame  
Capable de détruire un régiment entier.  
Pour chacun des maris qu'à la fosse elle [livre,  
Je lui devais un vers, et voici le dernier :  
Femme si souvent veuve est indigne de [vivre.

Eh oui ! mon Dieu c'est beau tout de même une femme qui peut avoir à la fois assez de feu en même temps assez de sang-froid pour se marier onze fois sans arrêter. Mais que voulez-vous les femmes sont terribles dans leur prestige ou plutôt leur fascination quand elles s'emploient à en avoir ! Une définition baroque mais vraie

nous dit que la femme est "une ligne ; ses yeux sont des hameçons ; son sourire est l'appât ; un homme c'est un poisson ; et puis l'amour c'est la friture " Mais il y a au fond de tout ce que l'amour peut faire briller ou miroiter quelque chose de terne qui ne s'explique que par le manque d'argent, car l'homme sans argent, c'est un énigme sans mot, un plat réchauffé, une romance sans air, un fruit tombé, un chien perdu et non retrouvé, un almanach de l'an passé.

Car un homme sans argent est capable de tout, même de ne pas payer ses dettes ; surtout si on lui a ouvert les portes du crédit. Il y en a un de nos amis de par ici qui a cette bonne habitude de ne jamais payer ce qu'il doit : il avait acheté un casque d'un grand prix "à crédit" bien entendu chez un chapelier de Montréal.

Un jour, c'était à la fin d'avril, comme il passait par hasard, près du magasin de son créancier, celui-ci, caressant l'idée de remettre la main sur son casque qu'il regrettrait, faut croire, l'interpelle et lui dit : — Si vous voulez m'envoyer votre beau casque, je le conserverai jusqu'à l'automne et le préserverai des mites.

— Notre ami lui répondit avec sang-froid, mais avec la perfide esprit d'un mauvais débiteur :

— Merci beaucoup, monsieur, mais je préfère le faire manger par la *mite au logis* (mythologie).

Faut-il en avoir du casque !

J'adore la musique surtout la bonne et l'idée de la formation d'une bonne fanfare à Sorrel a mis ma verve poétique en feu, aussi, ai-je dédié sur le chant ce quatrain aux professeurs qui s'intéressent au succès de cette société philharmonique.

J'admire leurs talent et même leur génie, Mais, au fait, ils ont un grand tort : C'est de s'intituler "Professeurs d'harmonie." Et de n'être jamais d'accord.

Les concierges, surtout les femmes vous ont des manières de dire leurs pudeurs ou plutôt de ne pas les voiler assez en les exprimant trop haut :

— En passant dans une rue l'autre jour j'entendais à la porte d'une maison cette conversation.

— Eh ben Bonjour donc, Mlle Tarlette, je vous laisse, i faut que j'aille voir, à mon pot au feu et pis un soigné, allez ; Mes pots au feu, à moi, tenez ça vous embourne la maison, comme un muscadin qui s'odorise quand il va voir sa muscadine !

— Vous avez votre manière, vous, Madame Arachetout, je n'dis pas, mais pour les yeux mon bouillon ne craint personne. Il a des yeux, tenez, des yeux que j'oserais pas changer de chemise devant lui tant ils sont ardents, et moi qui suis si scrupuleuse ?

Oh pudeur !

J'ai rencontré par un Dimanche sur le chemin de ligne deux propriétaires, dont l'un s'est rapidement enrichi et occupe aujourd'hui une belle position retirée, visitant des terrains à vendre.

— Je me rappelle le temps où j'aurais eu un lopin de ce terrain là pour une paire de bottes.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas acheté, — Eh bien, je vais vous dire, les bottes pressaient d'avantage !

Ceci me rappelle ce dialogue qu'eût un marchand irlandais de cette ville avec un mendiant manchot :

— Prenez mon ami, lui dit-il, prenez cette obole : quand on n'a plus de bras il n'y a pas honte à tendre la main !..... "PAUL Y DORE"

## PAS D'ATTRAIT.



MAD. L.—Vous laissez sortir votre mari par cet orage de foudre et d'éclairs ?

MAD. B.—Oh ! il n'y a pas de danger que la foudre tombe sur lui, il n'est pas assez attirant.....

Les bêtises du jour.

UN HORRIBLE DRAME.

LA DEBAUCHE

RÉDACTEUR EN CHEF.

LE SIECLE TARTUFFE!

COMMENT vous portez-vous, ce matin, mes chers lecteurs et chères lectrices? Aussi bien que le temps le permet, n'est-ce pas mes chers habitués du Passepartout? quoi que je ne vous connaisse pas tous. Dans tous les cas "Happy new year." Je sais qu'un grand nombre d'entre vous direz "mais on ne vous connaît pas!" c'est vrai, mais vous me laisserez toujours l'avantage de vous répondre "Ni moi non plus." Ça me rappelle cet Irlandais qui me contait la sienne l'autre jour, car ils en ont toujours une de prête ces pâmés enfants de la verte Erin.

—Donc, dit-il, comme je passais le pont de l'église l'autre jour, j'ai rencontré Pat Hewins. Hewins, que j'dis, comment ça va?

—Assez bien merci, puis toi, Donnelly, qu'il m'répond?

—Donnelly! que j'dis, mais ce n'est pas mon nom ça!

—Moi non plus, qu'il m'fait, j'm'appelle pas Hewins.

Et là-dessus, après s'être examinés encore, nous nous sommes aperçus que nous n'étions ni l'un ni l'autre!

Cré Pat à rire!

C'est encore lui que je rencontre il y a quelques jours par un temps affreux sur la rue du cimetière.

—Bonjour! lui dis-je, mais dis-moi donc ce que l'as à courir si vite que ça?

—Laisse moi donc tranquille! mes bottes sont percées, et puis elles prennent l'eau, quand je cours vite, elles en prennent moins, et en courant toujours, personne ne peut voir que mes bottes sont percées!

—Cré Pat à l'eau!

La logique est de tous les âges, même jusque devant les tribunaux correctionnels:

Le père Daudelin répondait l'autre jour au magistrat qui lui demandait son âge:

—J'ai huit et soixante, votre Honneur!

—Pourquoi ne dites-vous pas soixante et huit ans?

—Pourquoi! répond le bonhomme, c'est parce que... j'ai eu huit ans avant d'en avoir soixante.

Le vieux était fier!

Tant qu'à parler des vieux pourquoi laisser là l'autre âge, l'enfance qui a aussi ses mots à dire:

La petite Ninine est assise à table à côté de son père et reçoit une giflette à la suite d'une écartade.

Ninine la rend à son autre petit voisin en disant:

—Faites passer!

On lui demande la raison de cet acte:

—C'est que, dit la petite espiègle, de cette façon, elle reviendra à papa, auquel je n'ose pas la rendre.

Oh! la petite cry!

C'est drôle et vous n'y croirez pas, mais je vous assure que c'est arrivé dans un dîner d'huitres (n'allez pas confondre) donné la semaine dernière par une trentaine de vieux garçons dans une chambre noire d'un restaurant pas trop blanc.

A ce dîner où il y avait de quoi se mouiller la lurette, trois vieux garçons âgés d'au-delà de cinquante et tous trois sourds comme trois pots, faisaient les frais de la conversation et ne voulaient la céder à personne.

Le premier sourd raconte donc une anecdote qui court les rues depuis huit jours:

On rit.

Le second sourd qui a ri de confiance, et qui veut pincer aussi son petit effet, prend la parole à son tour et conte...

Le troisième sourd se dit:

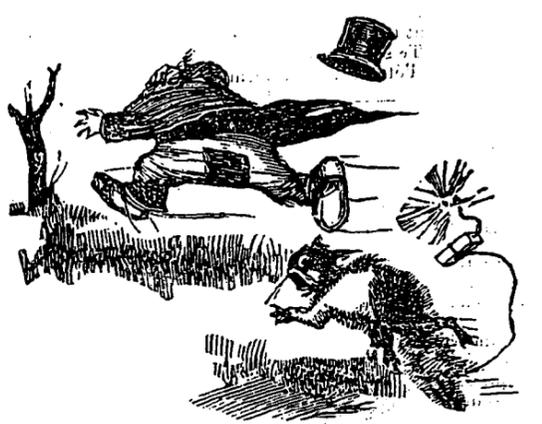
—Ah! mais, ah! mais, j'ai aussi ma petite drôlerie à placer, moi!



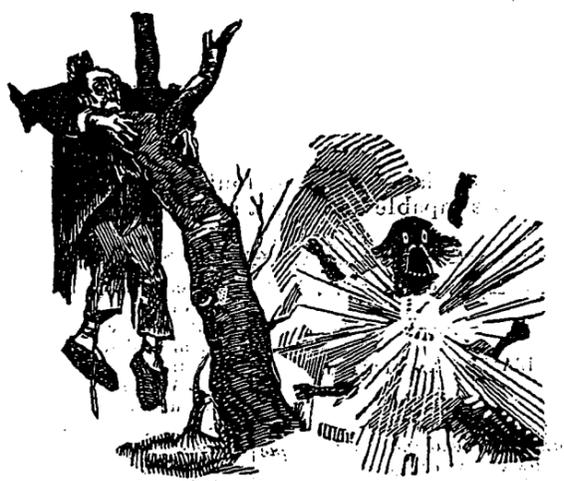
M. et Mad. Sarissolle décident avec chagrin que leur chat favori, ayant tué de leurs poulets, doit mourir.



M. Sarissolle lui attache à la queue une cartouche de dynamite et allume la mèche.



Le chat alarmé par le sifflement de la mèche brise la corde qui l'attachait à l'arbre et court vers la maison: il rejoint bientôt M. Sarissolle qui s'enfuit éperdu.



Mais les perfections mortelles de la science font leur œuvre.

quand je serai couché.....de même on pourrait jamais se voir..... C'est y beau la cosmographie!

Mon fameux domestique Dominique, que je vous ai déjà présenté si souvent mes chers lecteurs, est maintenant en grands rapports avec les médecins et la science médicale à cause de la santé chancelante de son maître: il entre tout essoufflé dimanche après la messe chez le Dr. P.....

—Ah! Docteur, dit-il tout triomphant, la médecine qu'vous m'avez donnée hier pour mon maître, je la connais.

—Eh bien qu'est-ce? dit le disciple d'Esculappe.

—C'est de l'eau d'un homme (laudanium) dit Dominique tout joyeux.

Une dame, qui avait passé la trentaine et d'ailleurs foncièrement honnête, était violemment poursuivie par un garçon qui en était éperdument amoureux, et qui ne s'apercevait pas du ridicule qu'il y avait pour lui, freluquet de vingt ans, à concevoir une telle passion.

—Feriez-vous tout pour moi? lui dit un jour la dame, décidé à le guérir.

—Tout, répondit l'épave.

—Prendriez-vous du poison, si je vous l'ordonnais!

—Assurément! pourvu que je puisse expirer sous vos yeux!

—Eh bien! buvez! dit sans pitié la dame, en lui présentant un verre dans lequel se trouvait, non du poison, mais un purgatif violent.

(Le jeune fou avala la potion), après une légère hésitation.

La dame l'enferma alors dans la chambre et le quitta en lui disant:

—Je viendrai vous retrouver dans deux heures pour assister à votre agonie!...

Au bout de deux heures, on se doute de l'état où se trouvait mon jeune homme. Mais qu'on se rassure: il était guéri.

Son héroïsme cependant triompha, la femme récompensa son amour en l'étranglant dans les nœuds coulants du mariage.

L'aspirant hésite: quelqu'un souffle: —Un espace de quatre ans.

L'aspirant (qui a mal compris)—Une espèce de cadran.

L'Examineur—Bien. Quel était le plus sage de la Grèce?

Le souffleur—C'est Solon.

L'aspirant—C'est Selon.....c'est Selon.

L'Examineur—De mieux en mieux. Quel fut le premier Roi de la France?

Le souffleur—Pharamond.

L'aspirant (avec volubilité)—Pharaon, celui qui sauva Moïse des eaux!

L'Examineur suspend le Cours..... et.....court encore.

On me demande des sonnets. Comment des sonnets! mais ce seraient plutôt des serpents à sonnets que je serais disposé à vous offrir pendant ces jours de fête où hélas! on absorbe plus de serpents ou de verres si vous voulez, car ces reptiles sont rampants comme l'ivrogne qui après les avoir ingurgité s'en va zigzaguant; en voulez-vous une peinture faite au jour de l'an en l'honneur de

l'IVROGNE

N'est-ce pas que c'est chose affreuse qu'un [ivrogne]

Qui va battant les murs—tout crotté,—dont [le sang]

Tumultueux bouillonne en lui; l'œil lan- [guissant]

Voit trouble; il veut parler, il ne peut pas.... [il grogne!]

Il n'a plus rien d'humain, cadavre repous- [sant,

Idiot, hébété, spectre à hideuse trogne

Chaque verre qu'il boit est un jour qu'il [se rogne.

Mithridate du jour au suicide incessant.

Abonné de la bar et pillier de tavernes, Il sait les sales coins, les immondes ca- [vernes

J'aime à rendre service à ceux qui prati-quent l'art, non seulement dans le but de gagner de l'argent, mais des perfections; ainsi c'est pour notre artiste M. Desjardins photo, que j'écris celle-ci; si le goût champêtre le prend et qu'il ait l'idée de prendre au loin un "site" quelconque, gare au garde chasse.

"Un photographe amateur s'était établi l'automne dernier, dans une de nos îles charmantes, pour y "lever" un site assez pittoresque:

Un garde chasse survient, qui lui demande son port d'arme.

—Mon port d'arme, dit l'amateur surpris, mais je ne chasse pas.

—Ta, Ta, Ta,.....Je n'vois pt'être pas vot' machine à tuer les oiseaux?

—Cà? Mais c'est de la photographie?

—Oui, oui, on la connaît celle-là? Oh vous m'en ferez pas accroire. J'men moque pas mal d'la faute à qui c'est!

—J'men vas déposer au greffe d'la paix et l'on verra si c'est d'la faute au greffier!!!

Avec un garde chasse comme celui-là dans les îles de Sorel, le gouvernement est fâché, il peut lui faire prendre son portrait et l'encadrer. D'abord le gibier est sauf, la loi d'avantage, la photographie une arme dangereuse et Desjardins un tueur d'oiseaux. Ah! pauvre Desjardins, a-t-il dû en tuer du monde dans sa vie depuis qu'il vise.

Je reçois en terminant la note suivante non pas de mon tailleur, mais d'un scieur de bois de la Longue Pointe.

Mon cher Passepartout,

Pourquoi les armées européennes devraient-elles s'approvisionner en Canada si elles se battent?

Parce que c'est là qu'on fait des rations (vieux) la confédération.

C'est un peu sciant d'avoir à lire de telles sottises: quand on considère qu'il y a des scieurs qui font des rats, il est bien permis de se dire: Puisque c'est là qu'on fait des rats. Scions.

B. LAMPINE.....

Oui mais avec vos scies, lâchez-moi donc.....vous savez bien que j'ai la scie.....atique et que.....

G. MALORAIN

Le curé à un mioche.—Le père est-il Dieu?

Le mioche.—Oui, m'sieu.

Le curé.—Le fils est-il Dieu?

Schopenhauer a des disciples non pas seulement en France, mais en Italie. On comprend que, en France, la jeunesse soit pessimiste: la dernière guerre a jeté dans l'esprit de tous un levain de tristesse qui ne disparaîtra pas de sitôt: mais en Italie, dans le pays du soleil, après tous les bonheurs de l'unité, a-t-on le droit de se désoler et de pleurer?

Un philosophe italien, M. Montegazza, vient cependant d'exprimer son désespoir dans un ouvrage qui fait rage en Italie, *Il Secolo tartuffo*. "Le Siècle tartuffe."

L'auteur ne voit partout que vice et malheur: l'hypocrisie triomphe; le vin est du vin baptisé ou fabriqué sans raisin.

Le beurre est sans crème et le fromage sans lait.

Le journal paraît avec une date fautive, celle du lendemain.

L'éditeur lance 50 éditions. Il n'y a qu'un zéro de trop.

La femme nous montre des rondités qui sont faites d'artifices, de baleines et de poches d'air.

Le sourire mondain est un sourire de ruolz, la poignée de main est un faux galvanisme, le compliment est en fard et poudre de riz.

L'air est plein de microbes, l'eau d'infusoires.

Vous voulez voir maintenant la femme moderne présentée par M. Montegazza:

—Cheveux teints soit en noir, soit en blond doré.

Sourcils plus arqués que nature. Yeux agrandi à l'antimoine.

Lèvres rougies au fard. Dents artificielles.

Peau blanchie ou rosée. Seins développés et ventre aplati artificiellement.

Epaules apprêtées et manches non moins artificielles.

Pieds plus petits que nature et mollets plus gros.

Ongles passés au cosmétique, etc., etc. M. Montegazza s'élève ensuite contre l'enseignement actuel, contre nos mœurs, contre nos habitudes, et il s'écrie:

"Notre société est si vieille qu'elle est pue; l'odeur de la putréfaction est telle qu'elle monte aux narines des moins dégoutés, et cela malgré les désinfectants et les aromates avec lesquelles on s'efforce de combattre la décomposition de cette chose qui n'est pas morte et qui cependant ne vit plus."

Ces mots rappelle un peu ceux d'Henri Heine dans les *Reisebilder*; c'est peut-être même leur mérite le plus sérieux.

RECouvreMENTS DES DETTES.

(Du Prix Courant)

UN JOURNAL DE TORONTO CONTENAIT L'AUTRE JOUR UNE ANNONCE CONÇUE À PEU PRÈS EN CES TERMES:

A VENDRE.

Plusieurs créances dont la perception est à peu près désespérée.

A BON MARCHÉ

C'est certainement une manière comme une autre de se débarrasser de comptes qui, autrement, ne font qu'embarasser les livres. Un correspondant qui a dû être autrefois dans le commerce, parce qu'il sait ce qui en est, nous écrit en nous signalant l'annonce reproduite plus haut:

"Quant à moi, soyez certain que je ne consentirais pas facilement à abandonner une créance honnête pour laquelle j'aurais donné une bonne valeur en marchandise. J'attendrais bien un mois, deux mois, trois mois; puis j'irais réclamer mon argent; si l'on ne me payait pas, j'y retournerais. Après un certain nombre de visites, j'enverrais une lettre d'avocat, au risque de perdre la clientèle du débiteur. Puis je poursuivrais et je prendrais un jugement; et, si finalement je ne pouvais réussir à me faire payer, j'annoncerais dans les journaux quelque chose dans ce genre-ci.

A VENDRE.

A bon marché pour du comptant.

UN JUGEMENT contre M. UN TEL pour les articles suivants qui lui ont été vendus et livrés:

1887

Oct. 20 1 paire pantalons..... \$5.00

Oct. 23 1 paire chaussons..... 0.20

Oct. 27 1 caleçon, tricot..... 1.00

Oct. 31 1 douz. mouchoirs..... 1.25

"Et ainsi de suite."

"Croyez-vous que je ne me ferai pas payer?"

Nous croyons sincèrement qu'il n'y a guère de débiteurs qui résisteraient à une annonce de ce genre.



GUILBAULT S'EN VA-T-EN GUERRE.

AIR (Malbrough s'en va-t-en guerre)

Guilbault s'en va-t-en guerre,  
Biribi bi bi, biribo bo bo ;  
Guilbault s'en va-t-en guerre,  
Contre les nationaux  
L'saligot.

REFRAIN.

Ah ! les bleus, les bleus, les bleus,  
Vont se fair' battre, vont se fair' battre,  
Ah ! les bleus, les bleus, les bleus,  
Vont se fair' battre par Neveu.

II

Pour gagner la victoire,  
Biribi bi bi, biribo bo bo ;  
Pour gagner la victoire,  
Il prend notre ami Luc  
Sous sa tuque.

(Refrain)

III

Il a un bureau d'poste  
Biribi bi bi, biribo bo bo ;  
Il a un bureau d'poste  
Pour tourner son capot  
Sur son dos.

(Refrain)

IV

Un grand canal se creuse  
Biribi bi bi, biribo bo bo ;  
Un grand canal se creuse  
L'on y met des tuyaux  
De gros tuyaux.

(Refrain)

V

Un terrain l'embarrasse  
Biribi bi bi, biribo bo bo ;  
Un terrain l'embarrasse  
L'vend au gouvernement  
Au comptant.

(Refrain)

VI

Bleu, rouge, vert ou caille  
Biribi bi bi, biribo bo bo ;  
Bleu, rouge, vert ou caille,  
C'est un garçon changeant :  
Très souvent.

(Refrain)

VII

N'élisons pas d'girouette,  
Biribi bi bi, biribo bo bo ;  
N'élisons pas d'girouette  
Car le vent peut tourner,  
D'tous côtés.

(Refrain)

VIII

Soyons tous patriotes,  
Biribi bi bi, biribo bo bo ;  
Soyons tous patriotes,  
En votant pour Neveu,  
Qui n'est pas bleu.

(Refrain)



UNE AMÈRE REFLEXION.



Un pauvre diable, jouet de toutes les infortunes, et qui n'est seulement pas capable de boire à la vieille pompe.

POUR LES FETES !!!

SURL'AIR: DE LA GAITE ETC.

Dédié à ceux qui s'amuse pendant que les autres crèvent!

LE CONVOI DU PAUVRE.

N'est-ce pas, cher ami, c'est un triste spectacle

Que ce chien noir qui suit son maître, seul [ami]

Qui reste au pauvre, au seuil du lugubre [habitable,

Ce dortoir sans réveil où l'on s'étend [blémi!

Il accompagne seul le cercueil, récep[tacl

D'un homme aimé jadis, dont le corps [frémi

Sous des malheurs sans nombre! O mort, [cruel obstacle!

Que ne peut compter, ni géant, ni four[mi!

Comme cet inconnu, bientôt las de la [terre,

Je partirai sans bruit, ignoré, solitaire, [J'éteindrai dans mes mains le stérile flam[beau,

Et de mes pauvretés dans peu, clouant la [bière

Comme ce chien, j'irai dans ce noir cimeti[ère,

De tous mes songes morts couronner le [tombeau.

"LAITOU"

LE GATEAU DES ROIS

Te souviens-tu, Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ?

Tu avais douze ans, ma chère cousine, et j'en avais treize. Nous étions venus, chacun de notre côté, tirer les Rois chez tante Rose, l'aimable vieille à la tête branlante, ridée comme une pomme reinette.

N'est-ce pas, Gatiennne, que Tante Rose était un cordon-bleu sans rival ? Te rappelles-tu ses pâtés fameux et ses daubes savoureuses, tout noircis de truffes odorantes, et ses merveilleuses dorées qui s'allongeaient en spirales capricieuses comme les cornes d'un bélier chinois ou qui ressemblaient dans leur large plat d'étain à d'énormes scarabées ?

Comme il y avait beaucoup d'invités à ce jour de fête, nos coudes et nos couverts se touchaient, et nos cœurs étaient si voisins qu'ils semblaient battre ensemble.

T'en souviens-tu, Gatiennne, t'en souviens-tu ?

Tu portais une belle robe à fleurs bleues, des manchettes bouffantes et une croix d'argent. J'avais chaussé mes premières bottes, et je cachais des cigarettes dans la coiffé de mon bérêt marron.

Au dessert, tante Rose, grave et solennelle, apporte sur la nappe blanche le Gâteau des Rois, et un cri d'admiration part aussitôt de toutes les bouches pleines.

C'était un massépain superbe, une imposante citadelle artistement vernie au jaune d'œuf, embaumant la fleur d'orange.

Le couronnement du gâteau surtout était d'une magnificence prodigieuse. Cette architecture culinaire représentait tout bonnement l'étable de Bethléem.

Les trois mages étaient en sucre ainsi que la Vierge et l'Enfant Jésus, ainsi que la crèche divine et l'étoile d'Orient qui se balançait, pastille blanche, au bout d'un fil d'or.

Te souviens-tu, Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem.

Tante Rose distribue les parts et je grille d'avoir la fève pour faire de toi ma reine, chère cousine. Mais c'est mon père qui devient roi et tante Rose partage sa couronne de gala.

Du gâteau, il ne reste bientôt plus qu'un débris majestueux, qu'un pan de muraille jaune comme l'or et parfumé comme la rose. Je me trompe : il reste le couronnement de l'édifice, l'étable toute entière avec la crèche divine et les trois Mages agenouillés.

C'est surtout cette sucrerie biblique qui excite nos convoitises, car tu étais gourmande comme une pie, ma chère Gatiennne et je mangeais comme un labourneur.

Déception cruelle ! Tante Rose enlève le gâteau et, le plaçant devant le vieux buffet de chêne :

— Ça, dit-elle, c'est la part de monsieur le cure que la goutte retient dans son fauteuil.

Comment ! ces beaux mages en chocolat, cette crèche en sucre, cette étable qui embaume la vanille, tout cela pour M. l'abbé Fredouille, un homme de six pieds, aussi gros que grand ! C'était trop injuste. Nos regards se rencontrent indignés, désolés, et la rage emplit mon jeune cœur en voyant une larme couler de tes beaux yeux sur ta joue vermeille.

Te souviens-tu, ma pauvre Gatiennne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ?

A chaque extrémité du long corridor, une chambrette nous attendait. On nous envoya dormir juste au moment où commençaient les jeux et les chansons. Nous nous séparâmes bien tristes, ma chère cousine, en jetant un regard douloureux sur le buffet de chêne où les Mages adoraient Jésus.

Mais voici qu'au milieu de la nuit je me réveille en sursaut, croyant voir l'étoile miraculeuse qui se balance ironiquement au bout de son fil d'or.

Tout doucement je m'habille et je descends dans la salle à manger. Voici le buffet, je l'ouvre, une main arrête mon bras.

— Que fais-tu là, dis ?

— Rien Gatiennne ; je venais voir.

Tu souris et tu me passes les deux cornes du bœuf. J'en prends une, tu croques l'autre. C'est ensuite le tour des oreilles de l'âne, et j'avoue qu'elles étaient exquis.

— Attaquons les Mages ! dis-je bravement.

Je l'offre Melchior avec sa barbe blanche et son turban vert ; tandis que je suce Hyrcan comme un simple sucre d'orge.

Reste le troisième Mage, Joel, un peu dur, un peu sec, mais admirablement praliné. Nous le cassons en deux ; il a disparu avec son manteau de pourpre et son bonnet pointu. J'ai appris plus tard que c'était un Persa. Excellents, les Perses !

AVIS

Nous prenons la liberté d'informer nos amis et agents locaux des Etats-Unis du départ de M. Auguste Bouesnel, de Montréal, qui est notre seul AGENT GÉNÉRAL autorisé à prendre et à collecter des abonnements dans les divers centres américains qu'il se propose de visiter.

Nous offrons bien cordialement à nos amis nos remerciements anticipés pour les bons services qu'ils voudront bien rendre à notre AGENT GÉNÉRAL afin de lui faciliter sa tâche.

ROULLIARD & CIE

Sorel, P. Q.

PASSEPARTOUT

PUBLIÉ PAR

ROULLIARD & CIE.

Éditeurs-Propriétaires.

Abonnement.....\$1.50 par année

BLOC-BRUNSWICK

SOREL.



Rébus Illustré

AVIS : Les dévinez sont priés d'adresser leurs lettres comme suit :

Passépartout  
—Rébus illustré—  
Sorel, P. Q.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Nous souhaitons une bonne année à nos abonnés.

ONT RÉPONDU.

M. et Mde. Chs. de Ramsay, Melles. Hélène Artenticolembergigmamini, Eva Joliette, Alice Sautillante, Eliza Grazioso, Mignonne Dorée, Marie Louise O'Myosotis, M. John Bijou, Bassin de Gaspé ; J. B. H. Gariépy, Alphonse Gauthier, Montréal ; A. H. Henrichon, A. V. C. de l'Union de Fraserville ; Léontine de Beauce ; Jos. Thiberge, Caroline Warren, Pointe au Pic ; Ozias et Azelia Laviolette, V. Godbout, J. B. Bessette, Hull ; Corinne Houle, Nicolet ; Alphonse Guérette et J. N. Bélanger, Côte du Passage, Lévis ; Clothilda Vermet, Isabella Vermet, François-Xavier et Thomas Couture, St. Jean Chrysostome de Lévis ; Clara et Marie-Louise Fortier, Lévis ; Latulippe, Percé ; Cyrille Hébert, St. Patrick's Hill ; Georges Couture, Lawrence Mass. ; Orise, St. Joseph ; Dame Lucrèce Laliberté, St. Jean des Chaillons ; R. O'Montes, Anny Letellier, Québec ; Hormisdas Raboin, E. Boullé, Fall-River ; J. B. Hudon, Brunswick ; Petits yeux noirs, Lewiston ; Z. Mayrand, Contrecoeur ; Edmond du Lac, St. Georges, Beauce ; Louis G. Gagnon, Salem, Mass. ; H. Langelier, A. Coté, St. Hyacinthe ; J. M. Bélanger et Alphonse l'Heureux, St. Guillaume d'Upton ; Jos. Blanchette, Fraserville.

REBUS N° 23.

